

PARAISSENT CHAQUE SEMAINE le MARDI et le VENDREDI. Abonnement pour l'année, frais de poste non compris... £1 0 0

# Mélanges Religieux

Les Lettres, Réclamations, Correspondances, etc., doivent être adressées au Rédacteur-en-Chief, franc de port.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

VOL. 14.

MONTREAL, VENDREDI 5 SEPTEMBRE 1851.

No. 98.

Les Sociétés secrètes Protestantes en Hollande. (Dernier article. Voir les Nos. 86 et 87.)

Nous avons vu que les sociétés secrètes organisées par le protestantisme hollandais consacraient spécialement leurs fonds à créer aux catholiques (partout où quelqu'un d'entre eux est parvenu à fonder une industrie prospère) une concurrence déloyale et ruineuse, et ensuite à acheter à prix d'argent l'apostasie des malheureux qu'elles ont ainsi réduits à la misère. Nous avons vu, en second lieu, que ces mêmes associations ont de fait le monopole de l'enseignement, grâce à la connivence du Gouvernement, à qui les lois jusqu'à ce jour en vigueur ont confié ce monopole, et qu'elles en profitent pour travailler en grand, surtout dans les écoles primaires, à pervertir la foi de la jeunesse catholique. Il nous reste à voir comment elles cherchent à exciter la haine et le fanatisme des populations protestantes contre les catholiques par la propagation de journaux, de brochures, de libelles de toute espèce, composés ad hoc. C'est ce que nous apprend l'auteur de l'excellent écrit dont nous allons aujourd'hui terminer l'analyse (1). Les faits qu'il révèle dans cette dernière partie sont tirés, comme ceux que nous avons déjà fait connaître, du *compte-rendu officiel* des travaux de la société secrète *Unitas*, lu à la séance annuelle de cette société le 31 mai 1850. Ce compte-rendu n'était pas destiné à une telle publicité; on ne l'avait imprimé que pour les adeptes; mais la Providence n'a pas permis qu'il demeurât enseveli dans le secret. Or, à la page 64 de ce compte-rendu, on se réjouit de voir que dans la Frise le zèle des classes moyennes commença à s'enflammer contre les catholiques, grâce à certains écrits dont on donne les titres et que la commission permanente de la société a en son sein d'y faire répandre. Voici ce que notre auteur dit de ces pamphlets:

"Nulle part le poison n'est plus habilement distillé, nulle part le vieux levain de haine ne se trouve plus abondamment répandu que dans ses écrits, et notamment dans celui intitulé: *De strijd der beginselen*. Ce dernier est surtout remarquable sous ce rapport. Histoire, ascétisme, invectives, calomnies, insultes, tout cela s'y trouve si bien trituré pour en faire sortir un ferment de haine et de discorde; tout cela y est si adroitement mis à la portée de ceux pour qui cet ouvrage est écrit, je veux dire de la classe moyenne et des demi-instructions, qu'il ne peut pas manquer de produire son effet et d'égarer tous ceux qui n'ont pas fait une étude un peu approfondie de l'histoire, et suivi attentivement les événements politiques qui se sont produits pendant les trente ou quarante dernières années dans le royaume des Pays-Bas.

"... Je ne vous dirai pas tous les blasphèmes de l'auteur contre la croyance catholique... Voici comment il s'y prend pour insinuer dans le cœur de ses conditionnaires la haine de leurs compatriotes catholiques... A l'époque de la réformation, dit-il, il n'est pas resté dans ce pays, attachées à l'Église catholique, plus de quatre ou cinq familles connues et respectables; tout le reste appartenait au prolétariat. De là que toute la population catholique du royaume, vos 1,200,000 âmes entendez-vous, se compose de la partie infime du limon et de l'écumine de la nation. Les catholiques, ce sont les serfs de la glèbe, les ouvriers, les manœuvres, les marchands forains, les colporteurs, les extracteurs de tour-

(1) Une séance de la société secrète *Unitas*. Réclamations au Rédacteur en chef du Journal le *Tijds*. Amsterdam, mai 1851.

bes, les moissonneurs, les ouvriers coronniers et tailleurs, les soldats licenciés et autres gens de cet acabit. Toute cette population est ignorante, fanatique, superstitieuse, et incapable de remplir aucun emploi, aucune fonction, servilement soumise aux caprices de son élève, qui ne lui apprend qu'à faire le signe de la croix.

"Ce n'est pas tout. Les catholiques ont été de tout temps, depuis la guerre d'Espagne jusqu'à la dernière guerre contre la Belgique, des espions et des traîtres. Ce sont eux qui ouvraient à l'ennemi les portes des villes et des forteresses; ce sont eux qui lui livraient les secrets de l'armée et de l'État; les catholiques désertaient leurs drapeaux pour aller servir l'ennemi contre leur propre patrie, et aujourd'hui encore, au moment où je vous parle, ils complètent la chute de la maison d'Orange et l'annexion de la Hollande à la Belgique.

"Tout véritable Néerlandais doit donc considérer les catholiques comme un parti dont il faut se méfier; un parti qui ne se fait absolument aucun scrupule de livrer trahisonnement le pays à n'importe quel ennemi, pourvu qu'il soit catholique; un parti, en un mot, que tout homme Hollandais doit surveiller jour et nuit.... "Allez, ajoute le libelliste en s'adressant aux catholiques, allez! persistez dans la voie où vous êtes entrés; nous, nous ritables chrétiens et zélés protestants, nous considérons la Néerlande comme notre patrie et non pas comme la vôtre."

Après nous avoir fait connaître les libelles répandus par la société secrète *Unitas*, notre auteur nous dit les effets produits par ces infâmes publications. Citons quelques-uns des faits qu'il rapporte.

"A Leeuwarden, un soldat s'avisa un beau jour de déclarer publiquement que cinq prêtres catholiques s'étaient efforcés, à l'aide de menaces alternées de promesses et de récompenses, de le regagner à la foi catholique, à laquelle il avait antérieurement appartenu, mais qu'il venait de renier, on ne sait pour quel motif, bien qu'on le soupçonne, pour embrasser la croyance protestante. Aussitôt trois journaux du parti, le *Zondagblad*, le *Fokkel* et l'*Erangelische Kerkbode*, s'emparèrent de cette anecdote et la firent mousser de leur mieux. Les prêtres avertis firent publier aussitôt dans le journal le *Tijds* un démenti en due forme. Mais le branle était donné; les trois journaux susdits firent des gorges chaudes, la population de Leeuwarden se mit sur pied, et les cinq prêtres catholiques ne purent plus se montrer dans les rues sans être insultés.

"Réduits à cette extrémité, les cinq prêtres, connus pour des hommes respectables et avantageusement placés dans l'estime des honnêtes gens, portèrent plainte au colonel du régiment, qui fit venir le soldat, l'interrogea et en obtint enfin, après de longues hésitations, d'abondantes larmes et des supplications de pardon, l'aveu que son dire était un mensonge.

"Le journal *Tijds* publia aussitôt cette rétraction; mais peu de jours après le *Zondagblad* publiait avec des chants de triomphe une longue lettre du soldat *Steylaers* qui retraçait de nouveau ce qu'il avait dit à son colonel. Dans les entre-faites, les rassemblements populaires se continuaient à Leeuwarden; les prêtres y étaient grossièrement insultés; les catholiques présents à ces scènes prenaient fait et cause pour eux, et chaque jour on avait des rixes à déplorer. De son côté, *Unitas*, qui parmi ses fervents ne compte pas seulement des libellistes, mais encore des poètes et des romanciers, trouva un Américain de bas étage

pour mettre cette ignoble intrigue en chanson... Les cinq prêtres catholiques portèrent leur plainte devant l'autorité compétente. En conséquence le soldat fut appelé devant un conseil de guerre, où son procès fut instruit, et qui le condamna, pour calomnie et pour escroquerie, à la dégradation, à deux années de prison, à quatre semaines de détention en lieu et place d'amende et à la privation de ses droits civils pendant cinq ans.

"C'est ainsi que finit cet ignoble drame, à la honte du *Zondagblad*, du *Fokkel* et du *Kerkbode*, mais à la honte surtout des hommes d'*Unitas*. Car, qu'on ne s'y trompe pas, c'est *Unitas* surtout, et *Unitas* seul, qui est ici le grand coupable. C'est elle qui, par son travail occulte, par la propagation de ses dangereux écrits, a déchauffé les haines qui se sont fait jour en cette occasion, et sa culpabilité est d'autant plus grande qu'elle a prévu les conséquences de son entreprise; car elle avoue, elle déclare dans le compte-rendu, avec toute l'impudence de la préméditation, que c'est afin de raviver le zèle atténué qu'elle a fait répandre en Frise les écrits incendiaires dont nous avons dit les noms.

"Un autre drama, sans aucun doute organisé par les sociétés secrètes, plus ignoble encore, vient de mettre toute la population d'Amsterdam en rumeur. Un prêtre se serait affublé en diable pendant trois nuits consécutives, pour empêcher une jeune fille catholique d'épouser un protestant; cet ecclésiastique aurait par ce moyen tenté d'épouvanter la jeune fille; bref, l'amant vous assure proprement le diable. Cette mauvaise farce a été écrite en prose et en vers et chantée dans les carrefours. Un journal protestant qui d'abord avait inséré ce canard dans ses colonnes, proteste aujourd'hui énergiquement contre l'invention de cette infâme calomnie, qui n'est qu'un rêve, dit ce journal, dans un seul mot n'est vrai, et QU'EST LA SUITE D'UN SYSTÈME DE CALOMNIE ORGANISÉ CONTRE LES CATHOLIQUES.—Nous espérons que le Gouvernement ne laissera pas ces infâmes impunités."

Notre auteur constate que ces pratiques de la société *Unitas* sont rendues tellement odieuses, même aux protestants honnêtes, qu'ils se retirent de l'association.

"C'est ainsi, par exemple, que M. W. H. Springier l'a quittée. Reconnaissant que le préjudice lui des intérêts spirituels du protestantisme lui-même dans les statuts d'*Unitas* était entièrement subordonné par ses travaux à un but purement matériel, celui de ruiner insensiblement, par des pratiques clandestines, l'existence temporelle des catholiques paisibles, et que, par suite, les intérêts religieux n'étaient qu'un prétexte pour un but plus honteux encore, il s'en expliqua avec une franchise qui lui fit honneur."

Le compte-rendu de la société *Unitas* constate quel coup a porté à cette association le beau *Mémoire sur la situation des catholiques dans les Pays-Bas*, que nous avons fait connaître l'année dernière.

"Un événement semblable à l'apparition d'un pareil écrit ne pouvait, dit le secrétaire-général de la société, auteur du compte-rendu, être vu avec indifférence par les administrateurs supérieurs. Il faut combattre ce langage; tel fut le cri qui s'éleva au milieu d'eux et retentit parmi leurs frères qui composent la commission permanente. Mais déjà ceux-ci étaient avertis que les rétractations écrites par des hommes capables ne seraient pas défaut, et que bientôt déjà il en paraîtrait deux, écrits en genres divers, selon les goûts des lec-

teurs. Ici commençait la tâche de la commission, celle d'avoir soin que ces écrits fussent dispersés par tout le pays et qu'ils fussent lus à l'étranger. Pour atteindre le premier de ces buts, il fallait qu'un exemplaire de chacun des deux écrits fut envoyé à tous les départements; pour atteindre le second, qu'on en envoyât un exemplaire à chacun des ministres étrangers près notre cour et aux rédacteurs des écrits périodiques protestants, à Paris et à Berlin."

On voit qu'*Unitas* ne néglige rien. Le compte-rendu se termine par une plainte amère contre l'apathie et l'indifférence des protestants, qui mettent en péril l'existence même de l'association.

"Voilà, par ce coup d'œil jeté sur les différentes parties du pays, au point de vue de leurs rapports avec *Unitas*, notre compte-rendu terminé.

"En somme, ce résumé présente un tableau de lutte, heureuse ici, la couronnée de succès et conduite de manière à ne pas trop nous décourager dans nos efforts, bien que nous ayons à déplorer, *horresco referens*, le manque de soutien parmi un si grand nombre de ceux qui partagent avec nous le privilège de connaître la vérité qui réside dans le Christ. Nous ne pouvons point vous cacher que ce manque général de concours nous cause une profonde douleur."

De l'aveu qu'on vient de lire, notre auteur conclut que cette indifférence est la preuve la plus péremptoire qu'*Unitas* n'a pas pour elle les sympathies de ses compatriotes, qui ne veulent pas être solidaires des efforts de son compte antagonisme; que c'est l'indice éloquent qu'elle est sous le coup de la réprobation de la nation entière, qui, sauf quelques fervents, est apathique sur elle; que c'est enfin un hommage de justice rendu aux hommes honnêtes et loyaux qui l'accusent publiquement de déshonorer le protestantisme et le nom néerlandais.

## Election de Limerick.

Les journaux de Londres n'ont pas exagéré la portée de l'élection de Limerick quand ils lui ont donné les proportions d'un événement de première importance. Tous ont apprécié ses résultats.

C'est en effet une chose nouvelle que de voir des électeurs irlandais proclamer avec enthousiasme pour réprésentant l'héritier présomptif du plus grand nom de l'aristocratie catholique d'Angleterre.

L'élection de lord Arundel a, aux yeux des Anglais, un tort qu'ils ne lui pardonneront pas: c'est de servir de trait-d'union entre l'Irlande et les catholiques d'Angleterre. La faiblesse des catholiques anglais avait pour première cause l'isolement dans lequel ils se tenaient vis-à-vis de leurs frères d'Irlande; tandis qu'une des principales raisons de l'animosité de l'Irlande contre l'Angleterre était de rencontrer des ennemis même chez les Anglais qui professaient leur foi. La nomination de lord Arundel en Irlande vient changer radicalement la position dans laquelle les catholiques des deux pays se trouvaient vis-à-vis les uns des autres. L'élection de Limerick a opéré entre les deux pays un rapprochement dont des préjugés invétérés semblaient faire désespérer. Au mépris du passé, lord Arundel, en devenant député de Limerick, s'est identifié à l'Irlande, dont les intérêts trouveront désormais en lui un défenseur intelligent.

Ce résultat écrit outre mesure les journaux de ces bons curés, qui se mettent à la merci du premier venu qui veut leur parler, et se consacrent à l'instruction de nos enfants, qui se voient un soulagement de tous ceux qui souffrent, et qui, quelque temps qu'il fasse, s'en vont chercher des gens à instruire et des malheureux à consoler; tu m'avoueras qu'il faut être fameusement ambitieux!

Pierre allait engager une longue discussion, que son interlocuteur n'aurait probablement pas écoutée, lorsque la cloche du hameau tinta quelques coups et lui fit dresser les oreilles.

—Écoute un peu, s'écria Pierre.

—Qu'est-ce que cela? demanda Baptiste.

—C'est une agonie. Chapeau bas, mon garçon! moi, je fais une prière...—Et maintenant, si tu crois qu'il y ait dans la religion la moindre comédie, viens avec moi.

## II.

Dans une petite chaumière bien étroite et bien sombre, un vieillard mourait et disait adieu à ses enfants. Ses cheveux blancs annonçaient qu'il ne partait pas avant l'âge, et sa figure calme et tranquille prouvait qu'il s'en allait résigné. L'une de ses filles, tout en essuyant ses larmes, préparait, près du lit, une petite table de sapin sur laquelle elle étendait une serviette blanche, puis elle y déposait un petit cercueil de cuivre, un verre plein d'eau bénite avec un rameau de buis. Enfin elle alluma d'une main tremblante deux cierges de cire jaune dont la lumière vacillante éclaira un peu l'obscurité du réduit.

de Londres, qui donnent un libre cours à leur dépit. Ils se vengent de lord Arundel par des injures dont le noble comte doit être bien fier et qui lui font trop d'honneur pour que nous n'en citions pas quelque chose.

Le *Times* a publié un article qui se recommande particulièrement à l'attention des catholiques. On ne pouvait glorifier d'une manière plus éclatante la conduite de lord Arundel. Imaginez que le fils aîné du duc de Norfolk, en arrivant à Limerick, s'est agenouillé devant l'Évêque pour lui demander sa bénédiction! L'héritier présomptif du premier pair d'Angleterre à genoux aux pieds d'un Evêque papiste et irlandais! Le *Times* perd haleine en racontant cette scène de dégradation, accomplie au grand jour de la place publique, devant le peuple assemblé! *Infandum*: la gloire des Howard vient de s'éclipser dans la fange et le bourbier! On pourrait pardonner à un noble seigneur de s'incliner devant un évêque anglican, si ces dignes fonctionnaires avaient des bénédictions à répandre; mais l'orgueil britannique a-t-il jamais conçu qu'un comte anglais du plus haut rang, que l'héritier du duc de Norfolk se courbât jusqu'à terre pour recevoir la bénédiction d'un Evêque papiste et surtout irlandais!

Le *Times* s'écrie que c'est à n'y pas croire, qu'aucun anglais ne le croira; mais son article est plus incroyable encore. Qui pourrait croire que les journaux protestants du pays qui se vante d'être le plus tolérant et le plus éclairé du monde oublient ce qu'ils doivent à cette liberté de penser qui leur est si chère, au point de traiter de crimes un catholique qui s'incline devant son Evêque! non, c'est à n'y pas croire; il faut citer:

"Celui des candidats qui l'a emporté est lord Arundel, fils aîné et héritier présomptif du premier duc d'Angleterre. Le sort et la fortune semblent avoir réalisé tout ce qu'il leur était possible de faire en faveur de ce jeune nobleman. Au point de vue politique ou social, son rang le place dans une position que la vie entière de l'homme le plus capable du pays suffirait à peine à obtenir. Peu de collèges électoraux anglais n'eussent été fiers de le nommer à cause de son nom; il n'en est pas un où il n'eût été accueilli avec respect et considération. Mais qu'avait-il à faire avec Limerick? Comment arrive-t-il que nous le trouvions jouant le rôle de mendiant sur les côtes d'Irlande? Pourquoi s'est-il déposé de sa couronne, et s'est-il mis à poursuivre d'une façon à perdre haleine l'héritage parlementaire du fils éreinté de Daniel O'Connell?"

"Bien ne peut justifier une pareille démarche, à moins que les électeurs n'aient exprimé clairement le désir d'être représentés par le fils du premier pair d'Angleterre; à moins que lord Arundel ne puisse justifier cette intrusion par quelque bonne raison, et qu'il ne prouve qu'il s'est mis en avant, comme la personification de quelque grand principe politique qui, sans lui, n'aurait pas été représenté; à moins, disons-nous, qu'une de ces raisons ne justifie cette démarche, qu'avait à faire lord Arundel avec les électeurs du rivage le plus reculé de l'Irlande!..."

"Qui donc voudra croire qu'afin de s'assurer le misérable honneur de représenter Limerick, le fils aîné du duc de Norfolk a été vu, à la station du chemin de fer, se mettre à genoux et s'humilier jusqu'à terre, devant l'évêque catholique romain de cette ville, comme un égaré que l'on bat?"

"Qu'on ne vienne pas dire que cet acte de dégradation personnelle a été l'effet d'un moment d'enthousiasme, car il avait été froide-

## LE REVEIL D'UN IVROGNE.

(RECIT POPULAIRE.)

I.

Pierre Baudon était un brave homme de 45 ans; veuf et sans enfants, fermier d'une terre de bon rapport, il était considéré dans son village et passait pour un des gros bonnets du pays.—Malheureusement le bonnet était quelquefois de travers.

Pierre trouvait que, parmi les biens de la terre, le jus de la treille tenait le premier rang, et, reconnaissant d'un pareil bienfait, il aimait à en remercier le Créateur par de copieuses libations.

A jeun, notre fermier raisonnait parfaitement bien;—mais il buvait beaucoup, —et je vous laisse à penser la conséquence.

Un jour, il causait avec un garçon de ferme récemment sorti du service militaire, et qui avait rapporté au village les idées voltairiennes de la guinguette et les injustes sottises de certains petits journaux.

—Voyez-vous, monsieur Pierre, disait Baptiste (l'ex-militaire s'appelait Baptiste), il y a deux classes de gens qui font le malheur du peuple, ce sont les riches et les prêtres.

—Ah bah! répondit ironiquement le fermier.

—Oui, oui: je le sais bien, moi. Je l'ai lu, par conséquent c'est vrai, puisque c'était imprimé. Les riches—s'enrichissent de nos sueurs, ce sont des gens à privilège, qui se croient plus que nous, parce qu'ils ont des habits noirs, et qui ne font jamais rien pour les pauvres, à moins que la peur ne les empêche, et qu'ils ne craignent une révolution.

—Mais, mon pauvre Baptiste, tu radotes! M. de..., mon propriétaire, n'a jamais tant donné que depuis le gâchis où nous sommes; l'hiver dernier, il faisait distribuer des soupes aux malheureux; pendant l'automne, il a employé la moitié du village à ses terrassements, et, si c'est son habit noir qui t'offense, va le trouver demain matin, tu le verras en blouse, comme toi et comme moi.

—Ça n'empêche pas que c'est un millionnaire, et qu'il n'a pas le droit de l'être plus que vous et moi.

—Le droit! mais je ne saobe pas qu'il ait volé rien de ce qu'il possède! As-tu quatre sous dans ta poche, Baptiste?

—J'en ai treize, monsieur Pierre.

—Eh bien! si le mendiant qui n'a pas un sou venait te traiter de canaille, est-ce que tu te croirais obligé de partager avec lui?

—Non. J'ai gagné tout cela. Ça m'appartient comme ma culotte.

—Et si tu donnais tes treize sous à ton fils-léul, est-ce qu'on aurait droit de le trouver mauvais?

—Si cela me faisait plaisir, je les donnerais au grand Turc, et si quelqu'un y trouvait à redire, je l'enverrais se promener.

—Pourquoi trouver à redire que le père de M. de... lui ait laissé cinquante mille livres de rente.

—Parce que c'est trop.

—Mon cher garçon, tu raisones comme une buse. Est-ce qu'il ne faut pas qu'il y ait des riches qui déposent et qui fassent travailler? Est-ce qu'il ne faut pas qu'il y ait de l'eau à la rivière pour alimenter la fontaine qui coule sur la place? Est-ce que toi, est-ce que moi, nous serions capables d'employer et, par conséquent d'alimenter les jardiniers, les maçons, les menuisiers, les vitriers, tous les corps et métiers de l'endroit? Oh! si j'aurais le faire jauger M. le curé sur cette matière, tu comprendrais que tu n'as pas le sens commun.

—Parbleu! les riches et les prêtres s'entendent: les prêtres exploitent le peuple comme les riches, c'est connu.

—Allons, mon bonhomme, tu patanges; viens-tu me dire comment M. le curé nous exploite? voyons.

—Tous les curés sont des hypocrites, d'abord.

—Ah!

—Vous ne me ferez jamais croire que toutes leurs cérémonies à l'église sont du sérieux et de l'argent comptant.

—Mon cher, on ne joue là comédie qu'à la foire.

—Vous ne savez donc pas que la religion est une invention des prêtres, afin de pouvoir... enfin... par ce moyen... pour arriver, vous comprenez! Bref, par ambition.

—Famuse ambition, mon gars! que celle

de ces bons curés, qui se mettent à la merci du premier venu qui veut leur parler, et se consacrent à l'instruction de nos enfants, qui se voient un soulagement de tous ceux qui souffrent, et qui, quelque temps qu'il fasse, s'en vont chercher des gens à instruire et des malheureux à consoler; tu m'avoueras qu'il faut être fameusement ambitieux!

Pierre allait engager une longue discussion, que son interlocuteur n'aurait probablement pas écoutée, lorsque la cloche du hameau tinta quelques coups et lui fit dresser les oreilles.

—Écoute un peu, s'écria Pierre.

—Qu'est-ce que cela? demanda Baptiste.

—C'est une agonie. Chapeau bas, mon garçon! moi, je fais une prière...—Et maintenant, si tu crois qu'il y ait dans la religion la moindre comédie, viens avec moi.

—Fanny, dit le vieillard d'une voix chevrotante à une autre de ses enfants qui pleurait tout auprès de lui, il faut aider ta sœur: arrange un peu mon lit; M. le curé va m'appporter le bon Dieu et il faut lui faire une réception respectueuse. Va-t'en chercher les pots de fleurs qui sont à l'entrée du jardin... Ah!... mon Dieu, mon Dieu!... je n'en puis plus; chaque parole me déchire la poitrine... Va, Fanny, va mon enfant.

Bientôt on entendit les tintements d'une sonnette; un sourire de satisfaction illumina le visage du mourant, ses enfants soupirent. La porte de la chaumière s'ouvrit, et le saint Vintique apparut.

Pierre et Baptiste entrèrent avec les personnes qui servaient de cortège, et ils s'agenouillèrent, comme tous les autres, pour assister au grand mystère qui allait s'accomplir. Ce fut un spectacle touchant, un de ces tableaux qu'il faut voir, mais que la description ne saurait reproduire. Ce lit funèbre, cette famille en pleurs, ce moribond près de s'éteindre, cette petite table ornée de deux ou trois pots de violette, et puis le prêtre revêtu de ses habits sacerdotaux, et, entre deux cierges de pauvre apparence, le Dieu du ciel et de la terre, le créateur et le maître du monde; tout cela formait un ensemble digne du plus habile peintre.

Le vicillard, avant de communier demanda une dernière absolution, et il voulut la mériter par une espèce de confession publique. Il demanda pardon à ses enfants et aux assistants du scandale qu'il avait pu causer et